« Gritli »-Briefe (extraits)

Franz Rosenzweig

Traducteur : Sonia Goldblum (original en allemand)

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2566>

DOI : 10.4000/cps.2566

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 33-51

ISBN : 978-2-354100-36-0

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Franz Rosenzweig, « « Gritli »-Briefe (extraits) », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 29 | 2011, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 12 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2566> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2566>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

« Gritli »-Briefe (extraits)¹

Franz Rosenzweig

Lettre à Margrit Rosenstock du 29 juillet 1917 (p. 17)²

Cher être singulier, – car c’est ce que tu es maintenant redevenue depuis des jours, et le temps que cette lettre arrive, cela fera déjà tellement longtemps que tu y seras de nouveau habituée. La période qui suit une permission est et demeure affreuse; moi non plus je ne me sens pas encore bien dans ma peau d’ours. Ce dimanche qui m’avait momentanément rendu figure humaine était trop beau. S’ajoute à cela pour moi maintenant la contrariété (et c’est un euphémisme) due aux événements politiques; je viens de m’épancher à ce sujet dans une lettre destinée à Eugen, il prendra sans doute les choses moins mal que moi, justement parce qu’il pense moins que moi en terme de «grands hommes».

Je n’ai plus le moins du monde conscience d’avoir si souvent tiré un trait de séparation entre toi et moi au pluriel. Je le fais tellement spontanément que je cours le risque d’oublier l’effet que cela occasionne sur la personne de mon pauvre et inoffensif vis-à-vis. Mais il y a bien un pont (Comment se fait-il d’ailleurs que tu le saches «*maintenant*»?). Pour les deux pluriels, les «nous» aux deux extrémités, il s’agit de

1 Traduit de l’allemand par Sonia Goldblum.

2 *N.d.t.* Nous indiquons pour chaque lettre entre parenthèses la page où elle se trouve dans l’édition allemande. Nous avons repris les coupes de l’édition Bilam et sauf indication contraire, nous nous sommes contenté de traduire les notes des deux éditeurs allemands quand elles nous paraissaient utiles à la compréhension. Les termes soulignés par Rosenzweig sont rendus en italique.

l'espérance commune et même – bien qu'on s'y tienne partiellement dos-à-dos³ – du fondement commun de cette espérance. Ce dernier point m'a de nouveau paru limpide lors de la discussion entre Eugen et moi à laquelle tu as assisté; je prononçais les mots, pour ainsi dire, traduits de l'hébreu et il les entendait comme si je venais de citer le Nouveau Testament; il s'agissait pourtant des mêmes mots (par exemple à un moment le mot «chemin»). C'est le pont des pluriels. Mais on ne l'emprunte dans le présent (et dans tous les temps) qu'en esprit. En revanche, les singuliers, le Je et le Tu se bâtissent leur propre passerelle et c'est là qu'ils se rencontrent réellement, dans une entière présence. Car toute rencontre personnelle est une anticipation de la dernière grande espérance, et une espérance autorisée, peut-être la seule qui soit entièrement et incontestablement autorisée. Ces passerelles n'ont certes pas de garde-corps et on peut faire une mauvaise chute; je n'ai jamais raconté cela à Eugen: j'avais une crainte presque superstitieuse du Tu; il y a maintenant près de 7 ans, j'ai fait une expérience amicale très désagréable, dans laquelle chacune des deux parties était d'une funeste innocence; cela m'a longtemps rongé et ce n'est en fait que depuis quelques années que je me sens libéré de cette histoire; ce reste de superstition a eu des répercussions jusqu'à ces derniers temps. C'est que l'on reste effectivement toujours celui que l'on a été, encombré par tout son passé; et ce n'est qu'en rencontrant de nouvelles personnes que l'on devient soi-même nouveau et que l'on revit des aurores et des matins intérieurs.

Salutations, chère nouvelle, de
Ton Franz.

3 *N.d.t.* En français dans le texte.

Lettre à Margrit Rosenstock, vraisemblablement du 21 mai 1918 (p. 99)

Chère Gritli incarnée, – car c’est ce que tu es de nouveau ; je ne savais pas à quel point tu m’as manqué. L’écriture se crée en effet un monde propre, avec ses propres frontières et ses propres restrictions. Dans la présence réelle de l’autre, les frontières tombent et sans restriction monte le flot du bonheur comme du malheur et inonde le continent du cœur. Tu sais – Mère voudrait que je t’appelle : « sœur », mais tu l’es aussi peu pour moi que ce que voulaient les gens en février : « fiancée ». Je devrais dire comme les amants du Cantique des Cantiques : « toi ma sœur fiancée »⁴ – que chaque nom nie l’autre et que le cœur flottant entre les deux sache seulement qu’il aime, au-delà des quoi et des comment, – sans nom.

Gritli aimée – dans la fraîche joie et dans la fraîche souffrance, mais dans l’amour qui est plus grand que toutes deux.

Ton Franz.

Lettre à Margrit Rosenstock du 24 juin 1918 (p. 111)

[...] Quelle force inquiétante est en lui⁵, qui l’empêche de considérer les choses comme achevées : il faut qu’il remette tout en mouvement ; son cœur n’a pas de coffre au trésor dans lequel il puisse conserver les petits bijoux une fois terminés et en prendre soin, il est comme l’orfèvre parisien d’E.T.A. Hoffmann, qui assassine ses clients – celui-là veut seulement garder pour lui ses bijoux⁶, lui [Eugen] pour sa part ne supporte absolument pas que des choses qu’il a lui-même menées à leur terme existent. Je suis incapable de le suivre. Je ne pourrais pas recommencer la conversation de 1916⁷ depuis le début. Ce n’était pas une partie d’échecs, où il y a un gagnant et où la fois suivante on joue la revanche ; c’est notre

4 Cantique des Cantiques, 4, 9 ; 5, 1.

5 Eugen Rosenstock.

6 E.T.A. Hoffmann (1819), *Mademoiselle de Scudéry. Chroniques du règne de Louis XIV.*

7 Cette allusion renvoie à la Correspondance de 1916 qui traite du judaïsme et du christianisme. Elle est publiée dans le volume *Briefe und Tagebücher* (1979, p. 189 *sqq.*) *N.d.t.* Il en existe également une traduction française. Cf. Franz Rosenzweig (2001, p. 47-128).

œuvre commune; ce que nous pouvions faire à deux, en 1916, pendant la guerre, nous l'avons fait; entre lui et moi il n'y a plus de combat; s'il voulait le renouveler aujourd'hui – je le considérerais avec le même dégoût, comme une affaire purement intellectuelle, que ma dispute avec Hans⁸ sur le même sujet, dont la longue interruption ne m'attriste pas le moins du monde. Je ne comprends pas son besoin de s'affirmer. Vis-à-vis de moi? vis-à-vis de moi? vis-à-vis de celui qui est vraisemblablement le premier après toi qui ait cru en lui? et qui croira en lui tant que – tant que nous dépendons de la foi. Et il doit encore «s'affirmer» vis-à-vis de moi?? Ne sent-il pas ce que cela signifie que *je* croie en lui. Ne sait-il pas à quel point non seulement il *était*, mais il est dur pour moi de *devoir* croire en lui. Combien ma vie serait plus aisée si je n'avais pas besoin de croire en lui. Il est le point de retournement dans ma vie et de ce fait, la chaîne que je traîne derrière moi. Ça ne peut pas être un hasard que, quand j'ai eu le sentiment de devoir me confier entièrement à Cohen, je ne lui ai parlé de rien d'autre sinon de ma relation avec Eugen! Il est devenu part de mon destin, plus tôt que je ne l'ai été pour lui. Mais n'est-il pas naturel que je le devienne pour lui aussi? Vois, c'est ce qui m'a permis de dépasser l'horrible sentiment de le savoir jaloux: que là, dans cet ébranlement charnel et spirituel de son être il ait appris à croire en moi – au-delà de la conscience de notre commune appartenance «planétaire» – la véritable foi humaine dans la réalité de mon existence – comme je l'ai appris auprès de *lui* lors d'un ébranlement non moins effroyable, pendant cette nuit de Leipzig⁹ il y a bientôt cinq ans, durant et après laquelle je ne me suis finalement pas à proprement parler comporté gentiment à son égard. Il n'y a justement rien de plus difficile que cette chose qui paraît si simple: croire réciproquement en notre *réalité*. «Aime ton prochain – il est comme toi», oui réellement comme toi, tout à fait comme toi!

[...]

8 *Nd.t.* Hans Ehrenberg, cousin de Franz Rosenzweig.

9 Nuit de Leipzig 1913 qui a occasionné le retour au judaïsme de Rosenzweig.

Lettre à Eugen Rosenstock du 24 juillet 1918 (p. 115)

Cher Eugen
tant mieux!¹⁰

s'il s'agit vraiment de portes ouvertes. Mais tu devrais bien savoir qu'elles ont toujours été entrebâillées, si bien que de l'extérieur on ne pouvait vraiment pas savoir si elles étaient ouvertes ou non. Je suis donc content de les avoir d'un coup ouvertes en grand (et suis curieux de voir combien de temps elles resteront ainsi). En effet tu n'as pas le droit de te référer aux œuvres. Si ça tenait à cela, nous serions tous de complets vieillards lassés par la vie depuis la fin de nos études secondaires. Et surtout: on ne lit pas les œuvres. Du moins pas entre nous. Nous empruntons toujours, quand nous voulons nous voir, un chemin plus aisé: *nous nous regardons*. Justement parce que nous sommes *dans le même temps*. L'écrit, lui, est destiné à la « postérité » dont la première génération approche déjà en la personne des « élèves ». Le fait que nous soyons régulièrement tentés d'écrire les uns pour les autres nous rappelle constamment notre faiblesse et que nous ne sommes pas encore adultes. Nous ne pouvons pas et il nous est inutile de nous l'interdire par la violence. Car cela nous est déjà en soi interdit: dans l'expérience que nous faisons de plus en plus souvent: à savoir que ceux « pour » lesquels nous pensions écrire ne peuvent pas nous entendre. Et il ne faut pas prendre cette expérience d'une grande dureté comme une raison de désespérer, mais comme un symptôme de notre guérison (car toute transition naturelle advient sous la forme d'une maladie et de sa guérison), voilà la somme de ma « philosophie de la vie pour trentenaires ». Le *reprobari*¹¹ qui vient des « camarades » est l'indispensable complément du *recipi*¹² de la part des « élèves ». Je crois qu'il n'y avait rien d'autre dans ma lettre, qui n'était que partiellement compréhensible. En tout cas c'est là ce qu'elle m'a appris.

Seulement partiellement compréhensible? Tu ne m'as pas encore écrit beaucoup de lettres que j'aie comprises avant d'y avoir – répondu. Une lettre n'est pas un livre. Un livre doit avoir été compris au moment où on le ferme. Mais une lettre ne se termine pas par un point, mais par les deux points du « donne-moi une réponse ». Et c'est seulement quand

10 *Nd.t.* En français dans le texte.

11 Lat. être refusé, être rejeté.

12 Lat. être accepté, être reçu.

on se lance à corps perdu¹³ dans cette réponse que l'on peut se frayer un chemin jusqu'au point où la lettre à laquelle on voulait répondre se termine réellement – à savoir à la fin de – la réponse.

Tu penses que ce qui nous distingue c'est le désir d'être lu? Oh non, sûrement pas. La «tour» [*sic*] ne marque là aucune différence. *Recipitur intra muros et extra*¹⁴. Nous ne sommes pas différents le moins du monde, si tu acceptes que ce *recipi* n'est accordé qu'au prix d'un *reprobari* et pas autrement. Vois-tu cela? Je n'en suis pas sûr. Ce que tu appelles tragicomédie, le fait que tu exiges à tout prix, non: *corps et âme* d'être lu, veut sans doute dire que tu ne le vois *pas* encore. Tu poses encore «tes conditions». Et viole en cela le *seul* droit qui revient au Monde et que de ce fait il surveille jalousement: justement le droit de poser des conditions. Il ne fait jamais rien de plus que cela; mais cela, il le veut vraiment. Demande-toi si tu peux exiger de lui qu'il y renonce. Je parle un peu en défenseur de Jacobi¹⁵ Et donc ça suffit. Il faut que je parle encore un peu en défenseur de moi-même.

Pourquoi t'étonnes-tu à nouveau de ce que nous puissions nous parler. Car nous le pouvons, même si nous exprimons, ou si tu exprimes un doute préalable – tu ouvres la bouche et fais mentir tes doutes premiers. Nous n'avons plus beaucoup parlé de la «neutralité» depuis que tu m'as appelé A. Bund¹⁶; «à mots couverts» peut-être plus, car une certaine forme de traduction est nécessaire entre nous. Tu m'as le plus souvent rendu responsable de cette traduction, – à juste titre, car j'en suis capable et tu ne l'es vraisemblablement pas. À la suite de cela, tu as pu presque naturellement parler la langue de ta foi dans la certitude que je pourrai la traduire. Et c'est là tout simplement la solution de l'énigme. Nos fois (et par conséquent aussi nos œuvres) sont différentes. Si la foi était entièrement autonome, nous ne pourrions échanger aucune parole; il n'y aurait pas de traduction non plus. *Mais elle n'est rien sans l'espérance.* Et l'espérance nous est commune autant et parce que nous différons par la foi. La communauté de l'espérance me donne la capacité de traduire ta foi dans ma langue. Et c'est pour cela que nous pouvons parler de

13 *Nd.t.* En français dans le texte.

14 Il est reçu à l'intérieur et hors des murs.

15 Erwin Jacobi, 1884-1965: Professeur de droit à Leipzig.

16 Cf. lettre de Franz Rosenzweig à Eugen Rosenstock, début 1917. *Die «Gritli»-Briefe*, p. 6 sq.

« la seule chose qui soit digne que les hommes en parlent ». Tu es très oublieux – sinon tu te souviendrais encore du vers d'un poème dans lequel cela était dit avec concision : « mon ennemi dans l'espace, mon ami dans le temps »¹⁷. Ne te rappelles-tu plus son auteur ? il avait bientôt un an de moins que toi maintenant. Et il nie la loi de la vague dont les rouleaux reviennent sans cesse – hélas ! Souviens-toi si tu peux ; et si tu ne le peux pas, eh bien recommence du début.

[...]

Lettre à Margrit Rosenstock du 22 août 1918 (p. 123)

Chère Gritli

Mon attente a été récompensée. Certes pas par toi, mais j'ai reçu une lettre d'Eugen, une réponse à la lettre [dessin d'un escargot]. De ce fait et pour une autre raison encore, j'ai dû y repenser et essayer aujourd'hui de relire le brouillon affreusement peu lisible (chemin de fer !) de cette lettre. L'autre raison est qu'hier soir dans les heures qui ont précédé l'arrivée du courrier, m'est venue dans un déferlement la prolongation des idées que j'avais développées dans ma lettre à Rudi¹⁸ de novembre dernier, j'ai repris précisément à l'endroit où la lettre s'arrêtait à l'époque, mais cela doit encore être considéré comme provisoire et avec une certaine méfiance ; car je me prends pour Eugen ; je pense en figures ; le triangle qui résumait à l'époque en une image le contenu de la lettre à Rudi, avec trois sommets et trois côtés se révèle être une Étoile de la Rédemption à six rayons [dessin d'un hexagramme], qui contient en lui de nouvelles « étoiles » [dessin de la même étoile en contenant d'autres, plus petites] etc. Comme je viens de le dire, je suis encore très méfiant à l'égard de ce pendant de la croix de la réalité [la croix est dessinée]¹⁹ ; mais au moins le commencement est exact et peut être rendu compréhensible sobrement

17 Poème d'Eugen Rosenstock, reproduit dans le volume intitulé : *Judaism despite Christianity*, (Rosenstock 1969, p. 174).

18 Il s'agit de la lettre à Rudolf Ehrenberg du 18 novembre 1917 que l'on a qualifié plus tard de « noyau originaire » de *L'Étoile de la Rédemption* (Rosenzweig 2003, p. 128-143).

19 *Im Kreuz der Wirklichkeit – eine Soziologie* – Titre de l'œuvre maîtresse d'Eugen Rosenstock.

par des mots, car l'étoile n'est rien de plus que la combinaison de deux triangles, qui ne veulent pas se laisser superposer et donc doivent former ensemble une étoile: le triangle [le triangle est dessiné] de la Création, à savoir ce qui est là avant la Révélation; Dieu en haut, l'Homme à gauche et le Monde à droite, exactement comme dans la lettre à Rudi; et le triangle [un triangle renversé est dessiné] de la Révélation, le monde d'après, à savoir: en haut la Révélation et la Création, en bas la Rédemption, qui dans la lettre à Rudi constituaient les *côtés* du triangle [dessin d'un triangle] constituent désormais les points d'un second triangle [dessin d'un triangle renversé]. Les deux triangles de la Création et de la Révélation indissociablement reliés [dessin d'une étoile] donnent la certitude de la Rédemption. Ses termes fondamentaux doivent donc apparaître aux points qui forment ce lien indissociable, à savoir les 6 points de jonction des deux triangles, qui pour leur part peuvent être reliés pour former une nouvelle étoile. Le mot qui correspond à ces points de jonction peut à chaque fois être déduit des deux sommets [[extérieurs]] voisins, et de manière concordante pour les deux, ce qui en fait devrait permettre d'exclure l'arbitraire (mais naturellement ne le fait pas). Chaque «point de jonction» est donc le produit d'une scission concordante des deux sommets voisins, dont chacun partage les autres produits de scission avec d'autres sommets. Mais cela suffit; c'est déjà plus que tu ne peux comprendre. Quand je l'écrirai, ce sera très simple, – à condition que je parvienne à dépasser les difficultés de traduction. En fait chaque étoile doit être décrite dans une langue différente, hébreu, latin, allemand – et c'est effectivement le cas dans l'ébauche que j'ai rédigée hier et aujourd'hui. Je ne conserve la langue de symboles mathématisants de la lettre à Rudi que pour le début. En effet la mathématique est la langue d'avant la Révélation. Ce n'est que dans la Révélation que la langue des hommes est créée. C'est pourquoi les points du triangle de la Création doivent être compris de manière *uniquement* mathématique, ceux du triangle de la Révélation également, s'ils sont, comme il est nécessaire de le faire ici, déduits du triangle [dessin d'un triangle renversé] de la Création. Dans la version aboutie de l'étoile de la Rédemption, les paroles humaines prennent le relais, car la Révélation est là et désormais les symboles mathématiques ne sont plus nécessaires non plus pour les points qui avaient été trouvés jusqu'alors. C'est seulement maintenant que ce qui est réellement fécond et nouveau dans la lettre à Rudi, ce qui t'a toi aussi impressionnée à l'époque, la doctrine

de l'homme sans phrase²⁰ et la branche de palmier²¹, est également clair pour moi. De la même manière qu'il y a une *métaphysique*, à savoir une science qui traite de Dieu en faisant abstraction du fait qu'il ait ou non un jour créé le monde, Dieu pris pour lui-même, Dieu comme s'il n'était pas le seigneur et le créateur de la « physique » mais avait lui-même sa physique propre et de la même manière que Hans fait une *métalogique*, une science du Monde qui ne se préoccupe aucunement de sa relation (celle du Monde) avec une éventuelle pensée, un logos, mais au contraire comprend ce logos lui-même comme un morceau du contenu du Monde et non pas comme *forme* du Monde, de la même manière, j'ai mis sur pied une *métaéthique*, une doctrine de l'Homme tel qu'il n'est pas soumis à des lois et à des ordres, et pour lequel aucune éthique ne vaut, mais dont l'éthos, s'il en a un, serait un simple morceau de son existence, de sa nature sauvage. Ces méta-sciences parcourent l'ensemble du cercle de la *Création*, le Dieu sans devenir (aphysique), le Monde sans concepts (alogique), l'Homme sans coutumes (a-éthique). Du triangle de la Création [en tant qu'existence], on extirpe maintenant le triangle de la Révélation comme celui de la parole, à peu près comme dans la lettre à Rudi, sauf que la Création réapparaît désormais naturellement comme Création ayant accédé à la parole, comme cosmos [parlant et parlable] en lieu et place du triple chaos muet et sourd du premier triangle; mais maintenant il n'en constitue plus qu'un tiers et non plus à lui seul la totalité. (Et ensuite, *de nouveau* au cœur de l'étoile de la Rédemption, mais maintenant il n'en constitue plus qu'un sixième, par exemple comme « ce monde-ci ». De la même manière que la Révélation elle aussi revient ensuite).

Par ce long discours, je voulais en fait seulement te dire qu'hier j'ai tout à coup repensé au Gritlianum²² (*c'est* bien évidemment son titre) et remarqué que sur la scène étroite de ce microcosme, je n'ai fait rejouer que la partie qui se joue en réalité, en grand, entre l'Homme et le Monde dans le triangle de la Création. Dans le microcosme, vu donc de manière microscopique, ce qui permet de voir certaines choses de

20 *N.d.t.* En français dans le texte.

21 La branche de palmier, *Palmenzweig* en allemand, renvoie à un poème de Schiller, intitulé « Die Künstler ».

22 Ce texte de Franz Rosenzweig est reproduit en annexe de l'édition allemande des « *Gritli* »-Briefe, p. 826 sq.

manière plus intime que seulement avec les yeux, mais cache également la relation, qui est réelle, de certaines choses, justement parce qu'elles sont microscopiquement isolées.

Et maintenant, je veux écrire à Eugen. Que je lui aie envoyé il y peu le livre d'astrologie montre que j'avais un bon sens de la simultanéité. Pour ce qui est de la rencontre avec Schweizer, je compte sur la «*gentille*» Gritli. – Je passerai la nuit prochaine et les suivantes à jouer au skat et du coup sans alternative possible, les après-midi à faire la sieste. Je crains de ne pas pouvoir engranger grand chose de cette récolte : peut-être que ce n'est pas si mal qu'elle ait le temps de pourrir un peu. Mon sentiment se partage de manière égale entre la méfiance et l'optimisme.

Ton Franz.

Lettre à Margrit Rosenstock du 2 septembre 1918 (p.141)

Chère Gritli,

Cela continue toujours de la même manière, j'écris et je recopie maintenant simultanément. Je me rends aussi compte que je ne suis pas capable de t'écrire (aussi peu qu'à Eugen auquel je viens d'écrire) de nouveau au sujet de l'âme et du corps²³; je l'ai en partie déjà fait dans l'intervalle. Je travaille maintenant avec les concepts «plus fondamentaux» que sont l'Homme et le Monde et si j'avais écrit le dialogue entre ces deux personnages, tout serait clair. Tel que c'est, il ne s'agit pas de la vérité mais d'une parabole microcosmique, dans laquelle c'est uniquement grâce à la vérité (qui n'apparaît qu'ici) de la nuit et du jour qu'il y a là plus qu'une simple vérité de parabole. Car l'homme connaît la nuit et le jour seulement parce qu'il est corps et...²⁴ (je vais me retenir!). Il faut que vous pensiez un peu tous les deux que si nous ne voulons pas être réduits à la langue «...»²⁵, nous devons accepter les paroles de l'autre sans nous soucier de la manière dont nous dirions les choses nous-mêmes. Le «et», le «troisième Empire», le «spirituel» sont les sujets dont traite toute la lettre (je parle de la lettre [dessin d'escargot]), c'en est justement la pointe. Mais maintenant cela suffit.

23 Les protagonistes du «Gritlianum».

24 Les points de suspension sont de Rosenzweig.

25 Les points de suspension sont de Rosenzweig.

Tu n'as pas besoin de t'inquiéter quand parfois tu n'écris pas. Je crains plutôt de te pousser de temps en temps à écrire alors que tu ne le peux pas vraiment, – tout simplement, comme le fait ton amie maintenant, parce que la question oblige à répondre. Certes – si ce soir je ne reçois rien de toi – non, Gritli, il vaut quand même mieux que tu écrives.

Je ressens une très grande réticence à l'idée de brûler des lettres. Quand ce n'était pas absolument nécessaire, je ne l'ai jamais fait. La parole s'envole ou plutôt se fait réponse. Mais la parole écrite, l'écriture elle-même signifie bien que l'homme ne voulait pas se contenter de l'instant et du présent, mais s'est fabriqué de la durée, des ponts pour passer les distances dans l'espace et dans le temps. Ce qui a surmonté cette épreuve, l'épreuve de la courte durée – et même le mot écrit le plus fugace l'a surmontée – n'a pas à avoir peur de la longue durée. Je t'ai parlé il y a peu de l'oubli. On peut oublier les paroles proférées, on doit conserver ce qui est écrit – au moins aussi longtemps que « l'on se conserve », c'est-à-dire, aussi longtemps que l'on vit.

La vie humaine est la longue durée dont la parole écrite en surmontant la courte durée a montré qu'elle était à la hauteur. Les lettres que j'ai de quelqu'un sont pour moi comme un morceau de sa vie que l'on m'a confié, je crois que j'aurais en les brûlant le sentiment de commettre un meurtre ; c'est pourquoi j'ai une extrême difficulté à le faire même avec des lettres insignifiantes ; je conserve même la plupart du temps les invitations quand elles sont manuscrites.

La fugacité qui caractérise aussi la parole écrite est, comme pour celle qui est dite, reprise et dissoute dans la réponse. Une lettre à laquelle on a répondu n'est jamais plus « trop intime ». C'est seulement tant qu'une lettre reste sans réponse, seulement dans ce temps-là, que je pense à elle avec honte et crainte, mais la réponse quelle qu'elle soit la reprend, supprime ce qu'elle a de fugace et ce qui reste, c'est ce qu'elle a de durable.

[...]

Lettre à Margrit (et Eugen) Rosenstock du 3 août 1919 (p. 372)

Chère Gritli,

Il n'en est pas ainsi. Ne te laisse pas égarer. Ce n'est pas parce que j'appelle le christianisme un « mensonge » (ou plus exactement et plus correctement un « aveuglement »²⁶, car pour qu'il y ait mensonge, il faut un menteur, pour l'aveuglement seulement des aveuglés), que vous « devez continuellement espérer que le Juif soit 'converti' ». Les mots que tu emploies et que j'ai soulignés sont là pour te montrer que cela *ne* correspond *pas*. Ce qui correspondrait et que je suis toujours prêt à reconnaître c'est que vous ayez le droit d'espérer que les Juifs soient convertis, que vous considériez le judaïsme comme buté, ou si vous le voulez comme maudit ou même que vous le haïssiez, car vous ne pouvez pas regarder au-delà du Christ, comment pourriez-vous, puisque vous êtes entièrement sur le chemin, ressentir que le chemin s'arrête quand il atteint son but (même si vous le « savez » sur le plan théologique depuis l'épître aux Corinthiens)²⁷. Mais le Juif, en clair : moi, ce Juif *singulier*, que vous *aimez*, vous n'avez pas le droit, alors que vous l'avez reçu de Dieu en cadeau avec son judaïsme et que vous avez appris à l'aimer en tant que Juif, de vouloir le « convertir », vous devez lui souhaiter de tout cœur qu'il reste juif et qu'il soit de plus en plus juif et vous devez même comprendre que ce que vous espérez pour *les* Juifs dépend de ce que votre prochain, qui est juif, et votre Juif le plus proche reste inconvertible. (Car sinon l'oraison, qui demande la « conversion d'Israël » en la distinguant de la prière pour « la conversion de païens », n'aurait pas de sens et pas de raison d'être). Si vous persistiez à vouloir me convertir, moi Juif singulier, cela serait comme si moi, je n'appelais pas le christianisme aveuglement mais si je vous traitais, vous, chrétiens singuliers de menteurs (par exemple : « Quoi ? Saint-Augustin ? – *ce* coquin !!), ce que pouvait sans doute faire H. Cohen, mais je ne le peux pas, ne le veux pas et ne le ferai pas et vous pouvez être aussi injustes que vous le voulez, vous ne parviendrez pas à me pousser à vous rendre « la pareille ».

« Vous » – je parle toujours de « vous » mais c'est de toi qu'il s'agit ! Toi !! Et il est impossible que tu veuilles me « convertir ». Car il est vrai que, dans l'espérance, nous nous rattachons réciproquement aux « ismes »,

26 Rosenzweig (2003, p. 469).

27 1. Cor. 15, 24-28.

au « nous » et au « vous ». Mais entre nous tous, individus, un miracle s'est produit qui nous lie *au-delà* de la communauté révélée et transmise de l'espérance, nous lie non pas par le lien de l'espérance, mais par celui de l'amour. Et si vous vouliez me convertir, je me retrouverais en dehors de votre *amour*; de la même manière que vous vous retrouveriez en dehors du mien, si je voulais – brrr – vous traiter de menteurs. Et c'est ainsi que notre lien est doublement tressé par l'espérance commune qui nous a été transmise et par l'événement de l'amour qui nous est advenu – et tout allait bien jusqu'à ce que Hans s'en mêle et qu'en tant que premier pape de « l'Église des hérétiques » – terme affreux et affreuse idée que de se qualifier soi-même d'hérétique, presque aussi grave que les diplômes de prophète délivrés par Eugen – jusqu'à ce que Hans, donc, en tant que premier pape de l'Église des hérétiques, veuille ajouter un troisième brin à la corde, celui de la foi, de la communauté *dogmatique*. Cette dernière nous est et nous demeure refusée. Ou plutôt, je ne veux pas en dire plus que je n'en sais, donc : elle ne nous est pas donnée. Nous sera-t-elle donnée un jour – « dans des milliers d'années »²⁸ – je ne le sais pas ; si elle nous est donnée, je le saurai ; mais aujourd'hui je suis incapable de me la *représenter*, aujourd'hui je sais seulement que nous sommes ici séparés que nous ne prions pas ensemble, en aucun cas (car la communauté, à savoir la simultanéité de la prière peut bien nous être offerte ; elle n'est rien d'autre que deux personnes qui au même instant partagent le même sentiment ; et cela, l'amour est capable de le produire – que fait-il d'autre que cela !) mais en aucun cas nous ne pouvons dire Amen ensemble. Devons-nous pour la seule raison que nous ne pouvons pas nous retrouver sous le même toit *pour* nous mettre à genoux, éviter de nous rencontrer et de profiter de l'événement de la rencontre pour nous dire ce que nous avons sur le cœur ? et la communauté de l'amour qui nous est donnée, la renier infantilement, par défi parce que la communauté de la foi ne nous est pas offerte en sus ? Alors que la communauté de l'amour, si nous étions suffisamment incroyants pour douter un instant qu'elle nous ait vraiment été donnée par Dieu, nous est garantie de toute éternité par la communauté de l'espérance qui a été créée il y a si longtemps et par-dessus nos têtes singulières.

28 Cf. Gotthold Ephraim Lessing, *Nathan le Sage*, 1779. Allusion aux termes employés par le juge à la fin de la parabole des anneaux (acte III).

Cette lettre est devenue, pendant que je l'écrivais, une lettre à Eugen en plus de celle que j'aurais voulu lui écrire tout de suite hier. Envoie-la-lui donc tout de suite, chère Gritli.

Chère Gritli, cher Eugen
votre Franz.

Lettre à Margrit Rosenstock du 19 août 1919 (p. 390)

Très chère Gritli,

Ma lettre était donc si lugubre ? Mais il doit en avoir été ainsi. Le fait qu'Eugen semble ne pas me répondre me préoccupait. J'ai maintenant lu et relu sa lettre et il y a des passages qui me laissent de plus en plus perplexe ; je ne lui ai sans doute pas encore répondu assez clairement. Je comprends seulement maintenant certaines choses que je n'avais pas comprises à la première lecture. Ce qu'il réclame est réellement impossible. Tu sais que je ne lis pas le Nouveau Testament, mais quand je repense à l'unique fois – en 1916 – où je l'ai lu en entier, c'est presque avec un sentiment de malaise physique. Je suis seulement capable de voir et d'aimer des chrétiens et leur christianisme comme une partie d'eux-mêmes – mais quand je me représente le « Christ », les yeux dans les yeux et sans intermédiaire, je suis pris d'épouvante. Il faut bien que je dise tout cela maintenant puisqu'Eugen ne le sait toujours pas vraiment. Je peux aimer sa foi, parce que c'est *sa* foi. Mais abstraction faite de mon amour pour *lui*, je ne ressens vis-à-vis de sa foi qu'une froide indignation, un « comment peut-on ! » Cohen s'est tiré d'affaire plus facilement, il supposait une contre-vérité subjective (« jamais personne n'a cru une chose pareille »). Je ne peux pas faire comme ça. Je crois à la vérité subjective des chrétiens. Mais d'un point de vue objectif, le christianisme demeure pour moi ce qu'il est et ce que je n'ai pas envie de répéter encore²⁹. Je ne pourrai jamais abandonner cette position « meurtrière », comme Eugen l'appelle. L'esprit nous divisera toujours. Je l'ai toujours

29 *N.d.t.* Il s'agit du terme « d'aveuglement », employé dans *L'Étoile* pour qualifier le christianisme et au sujet duquel ce débat s'est enflammé. (Cf. Rosenzweig 2003, p. 469) : « Mais lorsque viendra le véritable Messie, il réussira et il sera exalté et éminent : alors ils reviendront tous chez eux et ils reconnaîtront leur aveuglement ».

su. Mais j'ai également toujours su que l'amour nous unit. Justement, j'ai toujours aimé Eugen, même à l'époque où je ne signifiais pour lui qu'un placard rempli d'opinions. C'est toujours lui que j'ai cherché. C'est pourquoi il m'a fallu *le* croire dans sa foi. Et de ce fait il a pu me parler plus librement que je ne le pouvais. Aussi librement que je peux te parler. Justement parce c'est *moi* que tu vois et toujours seulement *moi*. Tu vois mon judaïsme, mais je ne suis pas pour toi « le » Juif. Eugen n'est-il pas capable de cela, lui aussi?

Je continuerai peut-être cette lettre ce soir, je n'ai pas encore terminé.

Il était bon et nécessaire que je ne vienne pas à Hinterzarten. Il faut qu'Eugen ressente au moins une fois la différence qu'il y a entre la communauté « institutionnelle » et celle qui se passe d'institutions. Et il faut qu'il désapprenne les constructions historiques (d'après lesquelles soudainement en 1919 tout est différent de 1819 ou d'avant). Nous devons tous le faire, particulièrement Hans. L'histoire n'est pas un outil dont nous *disposons* pour « comprendre ». Dieu ne laisse personne voir dans son jeu. Les institutions et leur esprit nous sont donnés. Il faut que nous nous y tenions et nous n'avons pas le droit de coller aux anciennes institutions, à l'aide de la glu de la philosophie de l'histoire, ce qui nous est offert à titre privé, comme s'il s'agissait d'une nouvelle phase de l'histoire du monde. Notre glu ne tient pas. Et Dieu n'assemble pas bout à bout, il laisse croître.

[...]

Mais j'ai une question – et toi, je crois que cela fait quatre semaines que tu n'as répondu à aucune de mes questions. J'ai l'impression qu'il faudrait que je te renvoie toutes mes lettres depuis ce moment tant elles contiennent de petits et de grands points d'interrogation inassouvis.

Je n'ai pas envie d'aller à Berlin. Cette fois juste à cause du Hegel³⁰ qui semble être sur la bonne voie. Et en parallèle pour recevoir le refus³¹ des éditions juives. Après je partirai en randonnée chez les païens. Je me sentais bien ici cette fois-ci. Maman était si gentille. En plus cet avalage de quinine ne me convient pas très bien dans le tumulte de Berlin. Mais on ne peut rien y faire.

30 Rosenzweig préparait à cette époque la publication de sa thèse de doctorat *Hegel et l'État*.

31 Voir Rosenzweig (1979, p. 252).

Je joins un morceau de lettre pour Eugen que j'ai écrit parallèlement à celle-ci. C'est terrible de devoir discuter dans les moindres détails de tout cela et pourtant il le faut bien. Nous avons tous besoin de voir clairement la frontière qui nous sépare. Cher cœur, tu sais et je sais qu'il est possible de voir clairement les limites et qu'il y a pourtant des forces illimitées dont la portée les dépasse toutes. Dis-lui cela avec tes mots si les miens sont trop faibles. Chère, chère À toi.

Lettre à Eugen Rosenstock du 19 août 1919 (p. 391)

Cher Eugen,

En écrivant à Gritli, je me rends compte qu'il me faut m'adresser à toi directement. J'ai de nombreuses fois relu ta lettre du 9.8 et ce n'est qu'à présent que les passages les plus cinglants sont clairs pour moi. Je sais maintenant ce que tu entends par «meurtre». Et je ne peux que le reconnaître et t'assurer que nous allons toujours continuer à commettre de tels «meurtres». Ce que tu nommes un meurtre ne désigne rien d'autre que le fait que nous ne croyions pas au Christ. Ne peux-tu pas le supporter? Vois, je trouve tout bonnement naturel que tu tempêtes contre l'orgueil juif dès que tu vois un petit peu de foi juive. Je n'attends guère autre chose. Comment pourriez-vous croire en notre foi? Que tu aies fulminé contre elle une nuit entière, cela ne m'a pas blessé le moins du monde. Il n'y a rien à faire, la foi *ne peut que nous diviser*. Si tu n'as pas eu souvent l'occasion de ressentir la même chose chez moi, cela tient au fait que l'amour que j'ai pour les chrétiens réels que j'ai rencontrés m'aide à dépasser sans difficultés la répulsion que je ressens à chaque fois que je m'imagine l'objet de votre foi. Mais il m'en coûte toujours un petit haut-le-corps quand vous me parlez à partir de votre foi. Il me faut toujours vous regarder vous pour que je puisse aller au-delà de *ce que* vous croyez. La réciproque est-elle beaucoup plus difficile?

Lettre à Eugen et Margrit Rosenstock du 19 août 1919 (p. 392)

Cher Eugen chère Gritli,

« Mais de quoi vaut-il la peine que des hommes parlent sinon de leur effort commun pour se rapprocher de l'espérance. »

Eugen à Franz, 18 VII. 1918

Donc – L'espérance écrit de toute évidence et *malgré tout* des lettres. Mais aujourd'hui on m'emmène de nouveau à l'école. Quand je suis revenu de chez Trudchen³² [...], Madame Ganslandt recevait son neveu, le Pasteur Schafft³³. J'avais déjà entendu parler de lui. Je lui demandai, puisqu'il était en train de parler, de rester pour la soirée. Il était intéressant. Partageait parfaitement nos idées. Nous pouvions presque nous ôter les mots de la bouche. Il expliqua à Madame Ganslandt la nécessité du déclin et de la renaissance. Jusque dans les moindres détails il semblait qu'encore quelqu'un ait fréquenté la même école de la vie que nous. Il a 36 ans, n'est pas encore marié, ce dont il a divinement parlé, très habilement et pourtant avec simplicité, il est pasteur pour les sourds-muets de la paroisse (« les sourds-muets s'accrochent à mes basques et cela me rend heureux parce que comme cela je ne peux pas aussi facilement sortir de l'Église » – il a raconté que dans une relation non plus il ne « voulait » rien, ne retenait ni ne se laissait aller, mais prenait les choses comme elles lui étaient données). Il a fait ses études à Halle, il est à l'évidence influencé par Kähler³⁴, tout à fait libre et ouvert, d'apparence quelque peu raide avec une tendance à la contrainte ascétique. Mais plus dans son apparence que dans sa nature. L'apparence reflète bien souvent la préhistoire d'une personne. Et il a aussi parlé, sans arrière-pensée désagréable, comme Hans et Eugen avec leur Église des hérétiques, du Et entre les Juifs et les chrétiens, comme de quelque chose d'à venir et malgré tout comme quelque chose de présent (il venait en effet d'écrire

32 *N.d.t.* Gertrud Oppenheim, cousine de Franz Rosenzweig.

33 Hermann Schafft (1883-1959), pasteur à Cassel après la Première Guerre mondiale, engagé dans les mouvements de jeunesse et dans l'enseignement pour adultes, il enseigna plus tard à la Maison d'études juive de Francfort et fonda en 1953 la *Kasseler Gesellschaft für jüdisch-christliche Zusammenarbeit*.

34 Martin Kähler (1835-1912), théologien protestant, professeur à Halle à partir de 1867.

un article pour le *Theologisches Literaturblatt*³⁵ dans lequel il critiquait un article de Cohen et le démolissait au motif qu'il s'agissait d'idéalisme éthique, et c'est justement en dépit de cela qu'il affirmait son caractère fondamentalement indifférent) bref, il parla de telle façon que j'ai eu honte et m'en suis voulu d'avoir aujourd'hui à toute force voulu vous persuader des différences. Bien qu'Eugen, tu aies sans doute une part de responsabilité, car tu m'as provoqué: j'en ai dit plus que je n'en avais le droit; et justement cette harmonie avec cet inconnu, harmonie qui n'était tout d'abord qu'intellectuelle, (car quelque chose comme une hostilité à l'égard de sa pureté et de son calme malgré son entrain m'empêchèrent tout d'abord de l'aimer), donc c'était uniquement intellectuel et malgré cela un accord si parfait, que je ressentis aujourd'hui pour la première fois, après l'avoir si radicalement mis en doute, que quelque chose d'institutionnel est en train de germer. Dans le cas présent, je ne pouvais renvoyer cette impression au caractère privé de la relation, puisque je ne le connaissais pas et ne le connais guère plus maintenant, bien que nous nous fussions très bien entendus. C'est ainsi que pour la première fois, je trouvai crédible, ce que vous, Hans et toi, Eugen, vous disiez, quand vous vouliez faire de [L'Étoile] [dessin d'une étoile à six branches] l'un de vos livres. Pour des gens comme ce pasteur, c'aurait été possible. Mais de telles personnes trouvent aussi ce qui pousse dans le jardin du voisin. Quoi qu'il en soit, je vois maintenant qu'il y a là plus qu'une construction philosophico-historique. À ce propos, quand je lui ai dit au cours de la conversation (en fait, c'est surtout lui qui a parlé tandis que j'écoutais et acquiesçais), donc quand je lui parlais de mon récent scepticisme à l'égard de toute lecture théologique de l'histoire, il a dit que le fait de se fermer contre de telles connaissances quand elles s'imposent à vous constituait autant un péché que de vouloir les imposer par la violence, de la même manière que c'est autant un péché de refuser un cadeau que de prendre ce qui ne vous revient pas. Je n'ai (et ne peux) rien opposer à cela, il a tout simplement raison.

Je veux donc maintenant laisser où elles sont ce que, Eugen, tu appelles les institutions.

Je ne peux pas comme toi les célébrer à voix haute, mais je peux du moins ne rien dire contre elles et je veux les laisser croître – si elles le souhaitent.

35 *N.d.t.* revue théologique.

Car – « le miracle de la simple présence de deux personnes qui se font confiance crée peut-être une nouvelle langue? »

Eugen à Franz 18.VII. 1918

Le point d'interrogation que tu avais alors placé à la fin de cette phrase qui venait de monter en toi (et qui signifiait, « mais peut-être en est-il autrement », c'est moi maintenant qui le réclame, –, alors que tu l'as depuis longtemps transformé en un point et que tu ne supportais pas que je ne puisse même pas mettre un point d'interrogation. Maintenant je demande comme tu l'as fait une fois. Et « bien que nous ayons réciproquement fermé le Saint des Saints de notre foi et que nous représentions la scène du Très Haut dont se souvient un esprit viril en deux idiomes éternellement séparés (« *op.cit.* »), la « nouvelle langue » devrait quand même avoir crû entre nous? comme une langue de l'espérance? et *de la* foi, qui est portée par les ailes de l'espérance³⁶; de la foi que tu « espères » croire; et qui est différente de celle qui nous a été donnée avant toute espérance. Et à travers laquelle un esprit enthousiasmant doit souffler comme à travers celle du « Saint des Saints ». Et certes, ce souffle n'est encore qu'un souffle à venir et l'esprit qui bruisse à travers la nouvelle langue, ne bruisse que tout doucement dans le lointain. Et il nous faut attendre qu'il s'amplifie. Et entre-temps continuer d'avoir confiance pour que la nouvelle langue ait ce rayon de soleil de l'amour qui seul lui permet de croître.

Aimez-moi.

Votre Franz.

Bibliographie

- Rosenstock E. (1969), *Judaism despite Christianity*, Birmingham (Ala.), University of Alabama Press.
- Rosenzweig F. (1979), *Briefe und Tagebücher*, Rachel Rosenzweig (dir.), in *Der Mensch und sein Werk*, Haag, Nijhoff.
- . (2001), *Foi et savoir : Autour de L'Étoile de la Rédemption*, G. Bensussan, M. Crépon et M. de Launay (trads.), Paris, Vrin, p. 47-128.
- . (2003), *L'Étoile de la Rédemption*, A. Derczanski et J.-L. Schlegel (trads.), Paris, Seuil.

36 *N.d.t.* Cf. Rosenzweig (2003 p. 398).